

# INQUISITIONS

ORGANE DU GROUPE D'ETUDES  
POUR LA PHENOMENOLOGIE HUMAINE

DIRECTION :

ARAGON, R. CAILLOIS, J.-M. MONNEROT, T. TZARA

## SOMMAIRE

Gaston BACHELARD : *Le matérialisme.*  
Roger CAILLOIS : *Poésie et orthodoxie militante.*  
Jules-M. MONNEROT : *Notes sur le rapport de  
la poésie comme geste et la poésie comme fonction.*  
Jacques SPITZ : *La théorie quantique et le problème  
de la connaissance.*  
Tristan TZARA : *Le Poète dans la société.*

René CREVEL : *Le Roman sacré. (Fragment.)*

NOTES. — Aragon : *Ensemble nous.* Monnerot : *Encore  
Don Juan.* Tzara : *De la nécessité en poésie.* Cahen :  
*Sur le matérialisme en poésie.* Robin : *Les confé-  
rences littéraires (Dante).* Girard : *La sociologie alle-  
mande contemporaine.* Caillois : *Appréciations.*  
Chastel : *Quelques poètes français contemporains.* Bou-  
dot : *La peinture hollandaise (Claudel).* Stéphanopoli :  
*l'Ironie (Jankélévitch).* Spitz : *L'étude marxiste des  
idéologies.* Girard : *Revue (Etiemble et Gaucière).*

Compte rendu des interventions des exposés : CAIL-  
LOIS (Tâches immédiates de la pensée moderne),  
ETIEMBLE (Le mouvement de la « Nouvelle Vie » en  
Chine), TZARA (Le poète dans la société), AUDARD  
(Psychanalyse et matérialisme dialectique), SPITZ  
(La Théorie de la connaissance et le problème quan-  
tique).

ADMINISTRATION

E. S. I.

24, rue Racine — Paris (6<sup>e</sup>)



**INQUISITIONS : le surrationalisme,  
la poésie et l'actualité**

**Henri Béhar**

L'unique numéro de la revue **Inquisitions** parut en juin 1936. Organe du «groupe d'études pour la phénoménologie humaine», son contenu nous interpelle encore aujourd'hui dans la mesure où il représente l'une des rares tentatives du Front populaire pour définir les cadres théoriques de son action culturelle. Elaboré par des surréalistes dissidents, des communistes de toutes nuances, des intellectuels de gauche, il offrait un lieu commun de réflexion à ceux qui ne se satisfaisaient pas de la disparition du **Surréalisme au service de la révolution**, de l'échec de **Contre-Attaque** et voulaient élargir le débat ouvert par **Commune**, la revue de l'A.E.A.R. (Association des écrivains et artistes révolutionnaires). Le regroupement opéré pour la circonstance, le mode de fonctionnement du groupe, le schéma adopté pour la revue et sa fin brutale ne manquent ni d'intérêt ni d'enseignement.

En octobre 1935, Tristan Tzara et Roger Caillois prennent l'initiative originale, qui préfigure l'organisation du Collège de sociologie,<sup>1</sup> de rassembler leurs amis tous les quinze jours autour d'un conférencier dont l'exposé fera l'objet d'une discussion, l'ensemble étant destiné à la publication. Du 8 janvier au 3 mars 1936, se succéderont tour à tour Tzara, Caillois, Etiemble, Jacques Spitz, Jean Audard. Le premier indique d'emblée l'objectif de l'entreprise : il s'agit de traiter de tous les problèmes intellectuels qui se posent à l'homme contemporain, en jetant un pont entre les disciplines, à l'instar du Front populaire sur le plan politique et en refusant tout sectarisme doctrinal.<sup>2</sup> Sur la quinzaine de membres rassemblés au cours de ces séances, la moitié ont été ou sont encore surréalistes. Si Caillois et Tzara ont quitté le groupe, respectivement en décembre 1934 et mars 1935,<sup>3</sup> si Georges Sadoul et Pierre Unik sont définitivement du côté d'Aragon, il est clair que

Par suite d'une défaillance technique, la discussion de cette communication n'a pu être enregistrée.

les autres (Claude Cahen, Nico Calamaris, qui prendra le pseudonyme de Nicolas Calas, Zdenko Reich, Jules Monnerot, Etienne Léro) sont des amis d'André Breton. Quant aux autres qui gravitent autour de la N.R.F. ou des *Cahiers du Sud* (Jean Audard, René Bertelé, Raymond Charmet, André Chastel, Etiemble...) tout indique qu'ils sont déjà avertis du débat d'idées suscité par le surréalisme, et des insuffisances que lui reprochent le plus jeune d'entre eux, Caillois, qui n'a que vingt-trois ans, comme le plus vieux, Tzara, qui fait figure d'ancêtre à quarante ans. Seul Luc Decaunes, le tout jeune animateur de *Soutes*, adhère au Parti communiste. Mais c'est Aragon qui cautionne l'entreprise en prêtant les locaux de l'A.E.A..R. et en faisant publier la revue par les Éditions sociales internationales, fondées par le Parti communiste.

N'étaient l'effectif réduit du groupe et sa brève durée, je dirais qu'il est, somme toute, assez représentatif de la volonté d'union du Front populaire, ce que confirmera l'analyse du contenu de la publication. Tzara en est le rédacteur en chef, Monnerot le gérant, la direction étant assurée collégialement par ceux-ci plus Caillois et Aragon. Le titre est proposé par Caillois.<sup>4</sup>

La revue se compose de quatre sections : la première, théorique, reprend les exposés ; la seconde contient un extrait du *Roman cassé* de Crevel, en guise de document phénémologique sur la vie imaginative contemporaine ; la troisième est composée de notes de lecture et la quatrième reproduit les discussions des communications initiales.

En outre, la revue s'ouvre sur un article, fondateur, de Gaston Bachelard : «Le surrationalisme» (pp. 1-6). Caillois se flatte d'avoir provoqué la collaboration de ce dernier, après une joyeuse rencontre dans les *Vinarny* de Prague.<sup>5</sup> Mais le thème de son intervention lui a été suggéré par la lecture d'un recueil de Tzara à qui il écrit : «En lisant la page 271 de *Grains et issues*, j'ai pensé à une nouvelle doctrine de la substantialisation que je vous soumettrai dans quelques jours».<sup>6</sup>

L'ensemble de la revue peut se ramener à trois idées-force : le surrationalisme comme doctrine unique de «la superstructure intellectuelle de l'époque» ; la poésie comme fonction de dépassement des contradictions ; l'actualité comme moyen de poser, agressivement au besoin, les véritables problèmes et les hypothèses les plus neuves.

A partir du rêve expérimental de Tzara, Bachelard imagine une *raison expérimentale* se divisant par dialectique interne sur elle-même, puis par dialectique externe sur l'objet, l'interférence des deux déterminant «des surempirismes» d'une étrange mobilité, d'une étrange force novatrice. De la première construction relèvent la pensée mathématique de Lobatchewsky et la philosophie de Hegel. Dans la seconde, la raison doit être mise en

jeu, «l'imprudence est une méthode». Enfin «le pluralisme rationnel touche à des domaines si différents métaphysiquement qu'on ne peut espérer lui donner la cohérence par de simples synthèses des contraires» de sorte qu'au rationalisme fermé de la répétition, du déjà connu, succède «le rationalisme ouvert». (p. 6)

Cette aventure nouvelle offerte à l'esprit contemporain, la communication de Jacques Spitz vient la corroborer par référence à la constante de Planck, aux thèses de Niels Bohr sur la matière. L'indéterminisme quantique replace le physicien dans le monde qu'il observe. De la même façon, la théorie de la connaissance doit aboutir à l'impossibilité «d'analyser un concept et de simultanément l'employer» : le phénomène de l'introspection en est un exemple. Il résume ensuite le débat soulevé par Caillois :

«avec la théorie quantique, on se trouve en présence d'une certaine marge d'indétermination dans l'enchaînement causal. Deux attitudes sont alors possibles : ou bien l'on dit, avec Caillois, que derrière cette indétermination se trouve un déterminisme que l'on ne peut pas constater ; et il n'y a rien de changé dans la situation philosophique ancienne. Ou bien l'on dit : tâchons d'interpréter cette indétermination, cette lacune qui nous est laissée, d'une façon qui améliore la situation philosophique. Dans l'un ou l'autre cas, il ne s'agit que d'hypothèses. La seconde est celle que j'adopte, parce qu'elle ouvre les perspectives les plus vastes.» (p. 71)

Postulant «une orthodoxie militante», Roger Caillois définit «les tâches immédiates de la pensée moderne» avec le même enthousiasme que Bachelard en partant d'un constat de faillite généralisé. «Les formes avancées de la littérature et de l'art qui s'étaient données pour tâche la libération de l'esprit», tel le surréalisme, aboutissent à l'esthétisme, à un pur rituel. La philosophie conduit à l'éparpillement et à l'absence de théorie. La science même remet en cause ses propres principes. Mais une telle critique par le fait qu'elle s'exprime, laisse entrevoir une direction nouvelle, des éléments de réforme. L'espoir se fait jour : il sera possible, par la vigueur des décisions, par la sévérité des réalisations, d'explorer les nappes d'ombre des réactions affectives et les démarches de l'imaginaire. Par la généralisation, telle que la propose Bachelard dans son *Nouvel Esprit scientifique* (1934), la géométrie de Riemann englobe et dépasse celle d'Euclide. De la même façon «sur tous les points en conflit, le litige s'est soldé par la capitulation du rationnel devant les exigences de la systématisation» (p. 10). Ainsi peut-on concevoir une orthodoxie militante comme «réforme intellectuelle généralisable à tous les domaines de l'activité humaine». (p. 12) Si Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont conservent une valeur d'exemple, il ne suffit pas de les imiter, il faut passer à l'offensive, fonder un ordre nouveau. L'orthodoxie est alors une entreprise unitaire idéale, concernant «la totalité de l'être». (p. 13)

On le voit, quel que soit le concept invoqué, surrationalisme chez Bachelard, physique quantique et théorie de la connaissance chez Spitz, orthodoxie militante chez

Caillois, l'ambition est toujours la même de fonder une nouvelle appréhension de l'univers englobant tous les phénomènes, rationnels ou non, à partir d'une morale exigeante et joyeuse. En arrière-plan se dessine une commune critique de la poésie qui doit tout à l'expérience de Tzara.

Celui-ci s'en est longuement expliqué dans sa communication du 18 février, dont *Inquisitions* ne publie que la première partie. Depuis la publication des *Oeuvres complètes* (t. V, p. 633), j'ai pu retrouver le texte manuscrit intégral de son intervention, laquelle présente un excellent résumé des théories exposées tant dans «l'Essai sur la situation de la poésie» (*S.A.S.D.L.R.*, no. 4, 1931) que dans les notes de *Grains et issues* (1935) et des divers articles subséquents. Le texte lu aux membres du groupe d'études pour la phénoménologie humaine était plus vif à l'égard du surréalisme — accusé de confusion au sujet de l'automatisme, du rêve, du hasard objectif et surtout considéré comme dualisme — que ce qui en est imprimé. A partir des prémisses posées par «l'Essai sur la situation de la poésie», s'explique l'activité de l'esprit dont on sait que, pour Tzara, rien ne la distingue, extérieurement, de la vie quotidienne. La poésie-moyen d'expression (correspondant au penser-dirigé) et la poésie-activité de l'esprit (résultant du penser non-dirigé), sont les discriminants qui permettent de retracer l'histoire de l'activité humaine, et particulièrement de la littérature considérée comme *fonction*, cette superstructure n'étant pas en dépendance directe de la structure sociale. Ici Tzara met son auditoire en garde contre les «marxistes pressés» qui assimilent abusivement l'évolution de la superstructure aux déterminations *indirectes* auxquelles elle est soumise. Il examine alors quelques points de rupture caractéristiques : le Romantisme, la Pléiade. Ce qui caractérise l'attitude du poète, c'est la «lycanthropie», la révolte inhérente à toute expression authentique,

«un mouvement affectif violent qui tend à prendre la forme sociale de clan ou de culte ; il est lié à la représentation d'un monde différent du monde ambiant ou à une réalisation des désirs projetés sur un avenir hypothétique.»

Deux comportements sont alors possibles : l'isolement, la fuite hors de la famille et du groupe social ou bien la révolte et la constitution d'un clan tendant à briser le cercle de la société bourgeoise. Les exemples abondent des Bousingos aux poètes maudits, à Dada et au surréalisme. Tzara leur trouve des ancêtres au Moyen Age, avec les Goliards et les Coquillards, et même dans les sociétés primitives comme en Polynésie. En somme, l'activité artistique, par le processus de symbolisation, caractéristique du primitif, de l'enfant, du fou, suit à son rythme propre l'évolution de la pensée et des conditions sociales d'existence. Les ruptures évoquées plus haut ne sont que des transformations qualitatives. L'actualité laisse présager une part plus grande du penser non-dirigé, donc de la poésie. Et de conclure : «Plus importante que la détermination de la poésie est la détermination du poète en tant que phénomène social».

C'est précisément le sujet que traite Jules-M. Monnerot dans son article «Remarques sur le rapport de la poésie comme genre à la poésie comme fonction». Le futur essayiste de *La Poésie moderne et le sacré*, fortement influencé par les analyses de Tzara, part de Dada et du surréalisme, montrant le détour paradoxal par lequel sont passés ces deux mouvements, la plus grande obscurité étant nécessaire pour atteindre la plus grande clarté. Mais le risque de tromperie et de mystification est grand. Introduisant la vitesse de la pensée, comme le cinéma celle des images, le surréalisme photographie l'esprit humain mais, faute de rigueur, il n'est qu'une technique. Or la poésie est avant tout expression de l'affectivité, un stupéfiant qui n'a que faire des genres dans lesquels on la catalogue. «Le besoin de poésie existe à l'état brut chez tous les hommes. (p. 18) La poésie comme genre n'y satisfaisant pas, l'individu a recours à d'autres formes de substitution telles le cinéma, la mode, la publicité, le roman policier. On reconnaît là des idées maintes fois exprimées par Tzara. Monnerot poursuit :

«La famine poétique est dans le peuple. Il semble qu'à considérer les choses quantitativement et fonctionnellement, la poésie échappe au poète.»

De fait, «la poésie n'est pas morte, mais le poète est malade». Et l'auteur d'en appeler à un sursaut collectif, afin que de jeunes hommes objectivent le besoin affectif de tous même s'ils déclinent le titre d'auteur ou de poète. «Il ne faut pas que le courage nous manque» conclue-t-il.

Quelles que soient les critiques qu'ils lui adressent, la poésie demeure une fonction vitale pour Tzara et ses amis. C'est, semble-t-il, la raison de la publication d'un fragment du *Roman cassé* de Crevel, en dépit du genre affiché. Tzara en avait recueilli le manuscrit à la mort de Crevel. Il s'agit d'une sorte de monologue, totalement décousu, où défilent *ironiquement* tous les lieux communs de la bourgeoisie, ses vertus d'ordre, d'économie, de simplicité, ses préjugés racistes et xénophobes, son âpreté au gain, son sens aigu du secret, sa bêtise revancharde, etc. Tout y passe, particulièrement dans l'épisode publié où se mêlent la visite du Tzar, la rencontre de Pierre Loti fardé comme un pierrot, le ruban de la Légion d'Honneur et l'emprunt russe de 1906. La verve iconoclaste de Crevel est bien l'expression d'un besoin collectif de mise en cause de la banalité quotidienne, une forme de la poésie.

Pour ce qui concerne l'actualité la plus immédiate, le groupe écoute une communication d'Etiemble sur le Mouvement de la Nouvelle Vie en Chine, décrit à travers sa réception en France, où il est démontré que les quatre vertus mythiques prônées par Tchang Kai Chek sont une adaptation du fascisme. La discussion de l'exposé, inédite, montre qu'aussi bien Sadoul que Monnerot minimisaient les mots d'ordre du futur chef de la Chine nationaliste et appréciaient mal leur portée dans le contexte chinois.<sup>7</sup> Le débat actuel du moment est incontestablement le problème des rapports entre psychanalyse et

marxisme. Jean Audard tente à nouveau de les rapprocher, à l'ultime séance du groupe, après l'avoir fait dans *Les Cahiers du Sud* (septembre 1933) et dans *Documents* (1935), en dépit de la comminatoire mise en garde de G. Politzer dans *Commune* (novembre 1933). Non seulement une conciliation serait possible, puisque les principes psychanalytiques de refoulement, sublimation, etc. relèvent du monde matériel, de l'être social, mais encore la psychanalyse peut compléter le matérialisme historique en lui fournissant la psychologie concrète qui lui fait défaut, pour l'étude des illusions collectives de la bourgeoisie ou encore des mécanismes de l'invention. Si Etiemble et Tzara nuancent l'exposé en ce qu'il a de trop systématique, on ne s'étonnera pas de voir Sadoul en prendre le contre-pied, dénonçant la famille bourgeoise à laquelle se réfère Freud, ainsi que son roman mythique qu'est *Totem et Tabou* auquel s'opposent les observations de Malinowski. Du moins peut-on constater que la controverse sur les rapports de ces deux systèmes de pensée n'a pas été esquivée. L'actualité, ce n'est pas seulement le débat d'idées, mais aussi l'activité éditoriale, les spectacles. On rend compte des films, d'une conférence de Dali au Vieux Colombier. *L'Anthologie des poètes de la N.R.F.* est rigoureusement pesée par Tzara ; André Chastel montre les poètes anglais (Herbert Read, Stephen Spender, C. Day Lewis) pris entre leurs aspirations révolutionnaires et leur dit poétique. Alain Girard rend compte du Rimbaud d'Etiemble et Yassu Gaucière, qui, déjà, combattait les mythes. Raymond Charmet reproche à *La Sociologie allemande* de Raymond Aron son approche trop philosophique, non sans en souligner les mérites. Les notules mordantes de Caillois ménagent une place honnête au Nietzsche de Thierry-Maulnier et à l'éthique salubre du *Service inutile* de Montherlant. Une longue note de A. Stephanopoli fait l'éloge de l'*Ironie* de Jankelevitch, auquel on reproche cependant de ne pas donner une véritable phénoménologie husserlienne. Enfin Claude Cahen critique un ouvrage marxiste sur lequel je reviendrai.

Tout ceci, on le voit, est de fort bonne tenue, et on ne peut s'expliquer l'arrêt de la publication, les éditeurs sachant bien qu'on ne décide pas du sort d'une petite revue d'après les ventes de la première livraison. Dans l'état présent de nos informations, deux causes viennent à l'esprit : une discorde interne, le retrait des bailleurs de fonds.

L'examen des textes écartés du premier numéro (notes d'Alain Girard, Roger Caillois, Tzara, Monnerot) et de la correspondance les accompagnant, montre qu'il n'y avait là aucun motif de querelle. Comme on pouvait s'y attendre à l'époque où le cinéma était un art neuf et vigoureux, la seule querelle est venue à propos d'un film soviétique, *Tchapaïev*. Marcel Arland en avait rendu compte dans la *N.R.F.* d'avril en des termes qui choquèrent Etienne Léro (l'un des Antillais de *Légitime défense*). Celui-ci éprouva le besoin de retoucher l'analyse. Mais, de son côté, Etiemble apportait une note approuvant entièrement Arland. Devant ces deux articles contradictoires, la rédaction

essaya la conciliation : publier le texte de Léro et la première partie de celui d'Etiemble, traitant du *Faiseur* monté par Dullin à l'Atelier. Vous connaissez le tempérament bouillant d'Etiemble : il refusa tout net, accusant la revue d'inquisition (au singulier). Le résultat est qu'aucun des textes incriminés ne parut.<sup>8</sup>

Pour fâcheuse qu'elle soit, une telle tension ne me semble pas de nature à justifier l'éclatement du groupe ni la fin de la revue. Un second phénomène me paraît plus grave. Dans son article de présentation, intitulé «Entre nous», Aragon indique les raisons de sa présence dans ce groupe dont il souligne l'éclectisme, entendant forger l'unité de la revue par le mouvement. Mais cet éclectisme n'est pas sans risque de confusion. Aussi prend-il à parti Claude Cahen (qu'il prend pour un homme, ce qui prouve qu'il n'assistait pas aux réunions) dont la «note sur le matérialisme dialectique» lui paraît critiquer le recueil collectif. «A la lumière du marxisme» d'une manière par trop convergente avec celle des intellectuels, de tendance socialiste, de **Vigilance**, l'organe du Comité de Vigilance des Intellectuels antifascistes. Dans les commentaires accompagnant son *Oeuvre poétique* (t. VII), il avoue n'avoir conservé aucun souvenir de cette revue. Republiant sa contribution, il indique :

«l'intérêt réside essentiellement dans l'idée critique que je pouvais avoir alors des groupements nés du triomphe du Front populaire /.../ mais il suffit de lire ces quelques pages d'**Inquisitions** pour se faire une idée du caractère assez peu idyllique des rapports entre les hommes qui se réclamaient d'une victoire électorale récente. Et de la nature des querelles entre intellectuels dont la destinée par la suite n'a pas toujours été la même...»<sup>9</sup>

La diversité d'opinion manifestée par les membres d'**Inquisitions**, son indépendance à l'égard du Parti communiste, s'ajoutant au fait que les Editions sociales Internationales finançaient **Commune** et **Europe**, dont Aragon venait de se porter acquéreur, me semblent expliquer (sinon justifier) la fin de la revue. *A posteriori*, une autre cause a été avancée par Caillois :

«La scission était inévitable, et elle ne tarda pas, entre les deux dirigeants membres du Parti communiste (Aragon et Tzara) et les deux autres qui, indépendamment de toute attitude politique, ne souhaitaient pas introduire les questions relevant de ce domaine dans un organe consacré, comme le soulignait son sous-titre, à l'étude de la «phénoménologie humaine».<sup>10</sup>

Cette cause concerne le seul comité de direction, au moment où s'élaborait le contenu du deuxième numéro pour lequel nous ne possédons aucun document.



Quelles que soient les causes réelles de sa disparition, il reste qu'*Inquisitions* donnait l'exemple d'une revue de débat et de combat, nécessaire en cette période, rassemblant des jeunes préoccupés de liberté et de justice sociale.<sup>11</sup> Reprenant certains thèmes défendus par le Front populaire, ils entendaient aller de l'avant. Leur échec est aussi celui du vaste mouvement qui les avait portés à se rencontrer en voulant concilier les recherches surréalistes avec l'idéologie marxiste.

### Notes

- 1 – Voir : Denis Hollier, 1979. – *Le Collège de sociologie (1937-1939)*, Paris, Éd. Gallimard, coll. Idées, 399 p.
- 2 – Voir le texte intégral de Tzara dans *Inquisitions*, no. 1, 1936, pp. 65-66, reproduit dans ses *O.C.*, Paris, Éd. Flammarion, t. V, 1982, pp. 162-263.
- 3 – Voir : Roger Caillois, 1974. – *Approches de l'imaginaire*, Paris, Éd. Gallimard, lettre à Breton du 27 décembre 1934, et Tzara : Lettre aux *Cahiers du Sud*, mars 1935, *O.C.*, t. V.
- 4 – Roger Caillois note ceci, dans *Approches de l'imaginaire*, *op. cit.*, p. 57 :  
 «*Le Mythe et l'homme* s'ouvre sur un article «Pour une orthodoxie militante» que j'avais d'abord publié dans le premier et d'ailleurs unique numéro de la revue *Inquisitions*. «Orthodoxie», «inquisitions» (même au pluriel) n'étaient pas termes choisis au hasard et j'avais eu du mal à faire accepter le second comme titre de la publication à ses trois autres directeurs...»  
 Curieusement, en reprenant ce titre pour un recueil d'essais, J.M. Monnerot, juge nécessaire de l'expliquer, sans pour autant faire référence à la revue à laquelle il avait participé :  
 «Le terme «Essai» évoquant de plus en plus la fausse humilité qui se rengorge ou l'insignifiance qui s'en fait accroire, je préfère le mot «*Inquisitions*» à qui je donne l'acception qu'autorise l'éthymologie (sic). Et je décide de ne pas tenir compte des associations d'idées avec le Saint-Office.»  
*Inquisitions*, Paris, Éd. José Corti, 1974, p. 219.
- 5 – Roger Caillois. – *Op. cit.* p. 57.
- 6 – Gaston Bachelard, lettre à Tristan Tzara, Dijon, mars 1936, bibliothèque J. Doucet, TZR. C. 271.
- 7 – Voir le manuscrit de cette discussion dans le dossier d'*Inquisitions*, bibliothèque J. Doucet, TZR 756-(76).
- 8 – Voir l'article de Léro dans le dossier d'*Inquisitions* à la bibliothèque J. Doucet ; celui d'Etiemble ci-dessous, en appendice. Celui-ci a eu l'extrême bonté de me confier toute la correspondance relative à cette affaire, ce dont je le remercie vivement.
- 9 – Voir Aragon, 1977. – *L'Oeuvre poétique*, Paris, Livre Club Diderot, t. VII, 1936-37, p. 169.
- 10 – Roger Caillois. – *Op. cit.*, p. 58.
- 11 – En témoignent les comptes rendus de G. Sadoul, *Commune*, juil. 1936, pp. 1390-96 et de Jean Wahl, *N.R.F.*, 1er août 1936, pp. 402-403.

## Annexe I

## Prospectus rédigé par Caillois

La revue **Inquisitions** se propose de réunir et de confronter les résultats de ceux des travaux scientifiques ou parascientifiques modernes qui dans quelque domaine qu'ils aient été entrepris, se sont avérés susceptibles de concourir à la cristallisation capable de satisfaire les exigences les plus difficiles.

La crise que traverse le monde intellectuel, parallèle à celle qui sur le plan social réclame une révolution économique radicale, impose d'une manière immédiate de vérifier les résultats acquis et de dresser le bilan des problèmes qui, tout en traînant derrière eux un immense appareil scolaire, apparaîtront bientôt comme les types mêmes des problèmes mal posés. Une hypothèse hardie mais bien située sera toujours préférée comme plus efficace qu'une solution paresseuse.

La science moderne, dans la plupart de ses domaines, offre des foyers d'intérêt infiniment plus estimables et plus prometteurs que les apports des préoccupations artistiques, par exemple. On concevait difficilement une tâche plus urgente que la coordination de ce matériel étant entendu que le principe de coordination ne saurait être que l'intérêt directement humain de ces recherches.

La revue **Inquisitions** est d'abord consacrée à cette tâche. Elle ne s'en interdira pas moins, au contraire, de dire son mot — et de la manière au besoin la plus agressive — sur toute espèce de problème qui occupera fut-ce momentanément l'attention du public intellectuel.

C'est dire que la revue **Inquisitions** qui restera très étroitement tributaire de l'actualité, prétendant envisager en toute occasion du point de vue particulier qui est le sien, se donnera concurremment pour objet de fournir les moyens, d'en dégager le sens le plus aigu et le plus novateur, en tentant de cristalliser en une doctrine unique et cohérente les audaces les mieux fondées de la superstructure intellectuelle de l'époque.

D'où la répartition des sommaires :

- I Exposés théoriques,
- II Documents phénémologiques sur la vie *imaginative* contemporaine,
- III Notes critiques : livres, spectacles, faits politiques, sociologie quotidienne, etc.,
- IV Compte rendu analytique des discussions et des communications faites au groupe d'Etudes dont la revue est l'organe.

## Annexe II

## Témoignage inédit d'Etiemble (avril 1939)

Au début de 1936 quelques jeunes gens qui ne pouvaient ou ne voulaient renoncer à l'espoir du socialisme, formaient un groupe d'études «pour la phénoménologie humaine». Aragon patronait l'entreprise, offrait aux causeries les salles de l'A.E.A.R. et laissait espérer la création d'une revue. Je proposai pour titre **Inquisitions**. Conséquent avec sa rigueur, Caillois voulait supprimer l's. le libéralisme l'emporta : **Inquisitions** naquit et mourut au mois de juin. Bachelard, Cahen, Caillois, Monnerot, Spitz, Tzara, d'autres encore avaient signé : «Vaillante revue, disait Jean Wahl,<sup>1</sup> où malgré l'orthodoxie marxiste d'un des directeurs, la volonté de rigueur et d'orthodoxie des autres, et des collaborateurs, ne se laisse subordonner à aucune doctrine.» Il ajoutait «Utiles comptes rendus de Charmet, Cahen, Caillois, qui apprécient avec beaucoup de largeur d'esprit le *Nietzsche* de Thierry-Maulnier et *Service inutile* de Montherlant.»

Avec trop de largeur d'esprit, puisque le Parti communiste jugea inopportun de laisser paraître un second numéro. On m'avait demandé, outre le résumé d'un mien exposé sur la politique chinoise, une note d'actualité. J'envoyai celle-ci :

«Trahison du public

Dullin présente *Le Faiseur*, la pièce de l'Atelier méritait d'être suivie par un public de goût. Hélas, deux répliques ou trois, passant la rampe, touchent les spectateurs : lieux communs contre les députés, les ministres, les communistes. Qu'un fabricant de saynètes boulevardières compense par des plaisanteries démagogiques la pauvreté de son thème et la faiblesse de son style, passe encore ; que Duvernois écrive *Rouge* c'est normal : le public a ce qu'il mérite. Balzac n'a point, à l'Atelier, le public auquel pourrait prétendre son génie. S'il peint un spéculateur aux abois, ce n'est pas, j'imagine, pour qu'applaudissent des nigauds quand le voleur crie : «Au voleur !», quand le Faiseur, corrupteur professionnel, accuse de corruption ceux-là mêmes qu'il corrompt ou prétendit corrompre ; ce n'est pas pour que le Faiseur, en critiquant les députés acquière la sympathie de ses auditeurs mystifiés. Les spectateurs oublient que le Faiseur est un escroc : il insulte le Parlement, on n'exige rien de plus, on l'absout, on l'aime, qu'il commande ! Ainsi, dans un théâtre où l'esprit n'a pas encore perdu sur scène tous ses droits, la salle déjà ne sait plus écouter. Ceux qui

1 - *Nouvelle Revue Française*, août 1936.

conservernt leur sang-froid assistent, désolés, à la naissance du fascisme, à l'écrasement du goût sous les passions politiques.

*Tchapaïev* passe au Panthéon. Inférieur au *Chemin de la vie*, au *Potemkine*, aux *Trois chansons sur Lénine*, inférieur à vingt films soviétiques, celui-ci fait grosse recette. J'attendais avec impatience la fameuse charge des «blancs», dont chacun me vantait la grandeur. «Il y a de tout, dans cette parade : de l'insolence, de la sottise, si l'on veut ; mais aussi un courage et une tenue devant la mort qui ne sont point chose si commune. Quelques hommes tombent : la marche se poursuit à la même cadence, avec le même détachement. La salle se tait. Brusquement une mitrailleuse entre en jeu ; on voit s'abattre, l'une après l'autre, les files de blancs. La moitié de la salle éclate en applaudissements, en injures et moqueries. C'est un des spectacles les plus ignobles auxquels on puisse assister. Je ne le confonds pas avec la cause qu'il prétend servir. Mais je ne l'aurais pas cru possible. Il se renouvelle, me dit-on, presque à chaque représentation». Je regrette de ne pouvoir changer une virgule au texte de Marcel Arland, j'ai dû quitter la salle, écœuré, avant la fin du film ; *et je ne fus pas le seul*. Réactionnaire, je me fusse réjoui de la bassesse du public. Révolutionnaire, cette vulgarité m'attriste et me révolte.

Balzac n'a pas voulu qu'on applaudît son personnage, ni le producteur russe qu'on insultât les blancs.»

Tzara m'écrivit : la rédaction «s'était mise d'accord pour ne pas accepter le point de vue» que j'exprimais dans le paragraphe relatif à *Tchapaïev* ; on souhaitait de publier ce qui touchait au *Faiseur*, car bien entendu, la mesure n'était pas «dirigée contre moi». Seulement on contestait les propos de Marcel Arland. Mais j'en avais constaté le bien-fondé. La mesure, en effet, ne me censurait pas ; elle ne censurait que le désir de vérité. J'adressai donc à Tzara le message suivant :

«Mon cher Tzara,

La note sur *Le Faiseur* ne prenant son sens que par rapport à celle qui concerne *Tchapaïev*, et réciproquement, je ne puis la donner seule sans tricher. Je n'imagine pas une seconde que cette mesure soit «dirigée contre moi». Je comprends parfaitement qu'elle ne vise que l'idée que je me fais de la nécessaire sévérité des communistes contre eux-mêmes.

J'apprends d'autre part qu'on désire amputer ma note sur la Chine. Dans ces conditions, je ne veux point la publier (d'autant qu'une étude complète sur le *Sin Cheng Houo* doit paraître bientôt).<sup>1</sup>

1 — L'article parut sans retouche. Aujourd'hui le Parti communiste, qui appuie Tchang Kai Chek, refuserait l'imprimatur.

Il me semble que le titre qui convient, c'est **Inquisition** et non pas **Inquisitions** : ces deux mots sont contradictoires.  
Croyez moi sans rancune, mais non sans inquiétude.  
A vous.»

Mon inquiétude s'aggrava quand je lus, au premier numéro de la revue, en quels termes Aragon réprimandait Cahen, lequel s'était permis, dans un compte rendu critique, plusieurs réserves sur un ouvrage édité à la lumière du marxisme. J'étais alors secrétaire de L'Association internationale des écrivains pour la défense de la culture : dans les coulisses du «plenum élargi» qui se tint à Londres fin juin, je compris la valeur des motions unanimes ; la docilité s'alliait au plus parfait dilettantisme. Je quittai Paris au début de juillet ; prétextant qu'il me fallait sans plus tarder entrer dans les cadres de l'enseignement secondaire, je résignai mes fonctions ; mais accusant mon caractère, j'attendais l'indice qui me permettrait de joyeusement oublier mes appréhensions...»